



Karim Berrouka

Les
BALLONS
DIRIGEABLES

VENT-ILS DE POUPÉES
GONFLABLES?

actusf



présente

Les Ballons dirigeables rêvent-ils de poupées gonflables ?

Karim Berrouka

L'histoire commence à Falloujah.....	4
Concerto pour une résurrection.....	21
Elle.....	29
Éclairage sur un mythe urbain : la Dame Blanche dans toute sa confondante réalité.....	43
Dans la terre.....	55
Jack et l'homme au chapeau.....	64
Le Siècle des lumières.....	81
De l'art de l'investigation.....	96
Le cirque des ombres	112
Interview de Karim Berrouka.....	117



Ce fichier vous est proposé sans DRM (dispositifs de gestion des droits numériques) c'est-à-dire sans systèmes techniques visant à restreindre l'utilisation de ce livre numérique.

L'histoire commence à Falloujah

Deux soldats, jeunes, vingt ans au plus. Ce qu'il en reste... Masques de cendre, corps carbonisés où s'accrochent encore les lambeaux fumants du tissu. Ce qu'il en reste. Avant de tomber en poussière, avant de s'effacer. Statues d'un instant, d'une seconde. Ou moins. Puis cendres. Poussière.

Fin de mission.

Falloujah, 8 ou 9 novembre 2004. Nuit.

Le tonnerre s'est tu. Minutes de répit, grésillement des flammes.

Les murs de pierre craquent et s'effritent, cuits par la chaleur intense. S'écroulent. Ruines parmi les gravats, gravats parmi les ruines. Fumerolles partout, spirales d'ébène s'élevant avec lenteur vers le ciel de sang. Poudre et poussière. Journée de feu. Nuit d'agonie.

Une silhouette, chancelante, traverse la rue dévastée. Une silhouette aux contours rendus fluctuants par les lueurs de l'incendie, par les excès rubiconds de l'air. Quelques pas sans assurance, danse de l'oiseau frappé à mort par le cobra, les ailes repliées. Une étoffe noire enveloppe son corps tel un linceul, visage caché par un voile de crêpe. Noir. Tout est noir dans la ville. Si ce n'est la poussière des ruines : le gris du renoncement ; si ce ne sont les flaques incarnates qui palpitent de leur véhémence à jamais renouvelée : le rouge du feu, le rouge du sang.

Quelques pas encore... Chute. La silhouette disparaît un instant dans les volutes poudreuses qu'elle a provoquées en trébuchant, puis se redresse. S'assoit. Reste assise, avec difficulté, maîtrisant avec peine les vacillations de son corps. Un instant de silence. Suivent quelques mots, murmurés d'un ton désespéré, soufflés à travers des lèvres que l'effroi fait tressaillir.

« Aide-moi ! Aide-moi, ô Dieu Très Haut ! Toi qui entends les voix des affligés et réponds à leurs prières. Aide-moi... »

Quelques phrases qui serpentent entre les gravats, tentent de s'élever vers des cieux glorieux, mais se dispersent, s'incrument dans le sol de souffrance. Poussières de mots, mots de poussière.

La femme – car c'est une femme que cachent ces étoffes trop austères – verse peu à peu vers sa gauche, un mouvement lourd que rien ne vient enrayer, jusqu'à ce qu'elle s'affaisse dans la cendre qu'est devenue sa ville. Derrière le voile, quelques larmes tentent de s'évader du carcan de crêpe. Pleurer une dernière fois, puisqu'il n'y a plus rien d'autre à faire.

« Viens... »

Une voix. Comme un murmure. Comme le sifflement d'un serpent.

La femme aussitôt redresse la tête. Une seconde de surprise. Elle se retourne et, à quatre pattes, tente de s'échapper, de trouver un abri proche où se carapater, où disparaître. Où attendre la mort dans la solitude. Une sorte de paix, finalement. Mais d'abord, fuir.

« Viens... »

À nouveau, la voix. Calme. Une voix de chaleur, d'une chaleur amicale, sereine.

La femme n'a parcouru que quelques mètres quand une forme massive surgit hors de l'ombre. Sans violence. Un bond d'une précision surprenante, un mouvement de brise. Une main d'homme la saisit par le poignet. Elle ne ressent qu'une caresse de soie sur l'étoffe qui emprisonne sa peau et, malgré la panique naissante, malgré les efforts qu'elle accomplit pour s'évader, l'emprise la paralyse, la retient de s'enfoncer plus en avant dans les ténèbres poudreuses.

« Viens », répète une fois encore l'homme dont la silhouette imposante se détache maintenant sur le fond écarlate de la nuit, tel un démon aux portes de l'enfer.

La femme sent un hurlement naître en son corps tétanisé. Toutefois, la peur qu'il réveille n'est pas aussi intense que celle que soldats et moudjahidins ont imprégnée en elle. Alors, le hurlement s'étouffe. Silence...

L'homme la fixe d'un regard où semble brûler un incendie lointain. Pas de ceux qui embrasent les cités. Non. Un feu qui engendre la vie, qui s'abreuve de soleil et baigne les enfants du désert, un feu qui diffuse l'éternité dans les dunes gonflées de mirages, qui nourrit le vent ardent, les mystères des pays de légendes et des monts invisibles.

« Chut... Viens. Tu n'as rien à craindre. De moi. De personne. Viens. »

Doucement, il attire la femme vers lui et l'enveloppe de ses deux bras puissants.

Elle tente de lutter, de s'arracher à cette emprise. Ce n'est pas normal. Il ne devrait pas pouvoir la retenir si aisément, sans effort. Mais le calme qui émane de lui, de ses mouvements comme de ses regards, éteint la panique. Alors, son corps se détend, ses muscles se relâchent. Elle ne lutte plus. La fatigue et la tension accumulées, contenues jusqu'alors par l'état d'hébétéude qui s'érigait en armure, la rattrapent soudainement. Elle sombre. Sommeil.

Quand Amelle rouvre les yeux, elle comprend immédiatement qu'elle n'est plus dans les rues dévastées. Des murs, un plafond bas. Une cave...

À peine s'est-elle redressée qu'une angoisse virulente l'envahit. Un inconnu l'a enlevée. Qui est-il ? Où est-elle ?

Une main se pose sur ses longs cheveux que la sueur mêlée à la poussière a collés et dont les arabesques torturées semblent garder les images de violence et de souffrance qui l'ont accompagnée la nuit dernière. L'angoisse s'efface instantanément. Elle devine un sourire et se tourne, intriguée, attirée.

Il est là, immobile, ses yeux profonds l'observant. Elle s'apprête à parler et la peur resurgit. Son visage ! L'homme lui a enlevé son voile. Malheur ! Elle plonge la face dans ses paumes, jetant son corps vers le sol, une prosternation qui n'est qu'un geste salutaire, un réflexe qui lui permettra de cacher ce qu'il n'a pas le droit de voir.

À nouveau, la main. Contact de soie sur l'étoffe agitée de soubresauts qui couvre ses épaules. Puis la voix, douce comme un vent chuchotant dans les palmeraies.

« Relève-toi. Ici, tu ne crains personne. »

Amelle hésite, cherche une formule d'imploration. Récupérer son voile ! Cacher son visage... Quelques mots se bloquent dans sa gorge sèche.

« Ne t'inquiète pas. Personne ici ne nous voit. Personne ne sait que tu es là. »

Amelle se relève lentement, masquant toujours de ses deux mains son visage noirci par la fumée, craquelé par la poussière.

« Les moudjahidins. S'ils apprennent... S'ils savent... »

L'homme sourit.

« Les moudjahidins ? Cette nuit, ils trinquent avec la mort. Ne t'occupe pas d'eux. Ils ne sauront jamais rien. Ce lieu n'appartient pas à leur folie. Ce lieu n'appartient à aucune folie. J'y veille. »

Amelle baisse ses deux mains, avec prudence, laissant apparaître des traits dont la beauté n'a aucun mal à percer la couche de crasse qui les macule.

L'homme abaisse une fois la tête, comme pour la saluer. Elle recule, sans se lever, et cale son corps dans un des coins de la pièce. Précaution inutile, elle sait qu'il pourrait la rejoindre en moins de temps qu'il lui en faudrait pour ciller.

Elle l'observe, à travers la pénombre, à la lueur de la bougie qu'il a allumée et posée sur un vieux meuble brisé.

« Qui es-tu ?

— Un ami. Ton ami. Je t'ai entendue implorer dans la nuit. Désespérée. Qui pouvait te répondre ? Il n'y a plus personne dans cette ville qui puisse entendre un appel à l'aide.

— Est-ce Dieu qui t'envoie ? »

L'homme soupire. Un bruissement fluet, pourtant chargé d'une somme incommensurable de tristesse. Douleur aussi. Peut-être...

« Dieu n'envoie personne en de tels lieux.

— Alors, pourquoi m'avoir aidée ?

— Quand nous venons parmi vous, il nous arrive encore d'écouter les voix suppliantes...

— Vous ? Nous ?

— Tu ne sais pas ?

— Je ne sais rien... »

D'un mouvement gracieux, l'homme se lève et se rapproche d'Amelle. Elle ne bouge pas. Elle sait qu'il vient de la sauver. Que les pas chancelants qu'elle se forçait à aligner dans la poudre de mort qui étouffe la ville étaient ses derniers. Qu'elle s'avancit sur une seule voie avant cette rencontre. Celle qui mène au gouffre.

« J'ai peur... lâche-t-elle d'une voix vacillante. Peur de tout. Peur dans le jour, peur dans la nuit. Peur de la vie.

— La peur est une fuite. Ici, tu ne cours plus. Calme ton cœur et ton âme te révélera un nouveau chemin, simple, lumineux.

— Là-haut, j'ai vu trop de sang couler pour... pour le plaisir de voir le sang souiller la chair... le plaisir de s'inventer des ennemis, de déguiser ses pairs en blasphémateurs, en hérétiques. Il n'y a plus d'espoir. Nulle part. Il n'y a qu'une terre de cendre, un désert de ruines. Je n'ai nulle part où aller. J'avais un fils. Je n'ai plus de fils. Emporté par la fumée. Je ne sais plus qui je suis. Mon enfant n'est même plus un souvenir. Mes larmes ont emporté les traits de son visage. Ma peur a brûlé les images de mon mari. Son sourire est un feu éteint, gris... Gris. Je ne sais plus d'où je viens. Ma famille est une procession de corps déchiquetés. L'abîme me sourit. Le gouffre m'ouvre ses bras. Il ne me reste que le désespoir. Je n'ai jamais rien été d'autre. Gris. Gris, gris, gris. Je... »

D'un geste simple, l'homme amène Amelle contre sa poitrine.

« Silence. Les souvenirs sont des échardes dans ton cœur quand ils ne sont faits que de souffrance. »

Amelle s'est raidie. Ce qu'il se passe n'est pas bien. Pas acceptable. Elle le sait. Puis, elle se laisse aller. Qui pourrait lui reprocher ? Une horde de spectres ? Elle se blottit contre lui, rassurée, sans même s'étonner de ne sentir qu'une odeur délicate, peut-être le vent chaud du désert ou la profondeur des nuits, celles qui s'épanouissent sous les milliers d'étoiles des cieux patients. Un temps lointain. Des souvenirs qui reviennent. De bons souvenirs cette fois. Enfance. Un temps où l'innocence lui cachait encore les horreurs du monde. Un temps qui fut trop court. Qui fut si court.

« Pourquoi m'avoir amenée jusqu'ici ? Pourquoi me protéger ?

— Parce qu'il en est ainsi. Ne pose pas tant de questions. Détends-toi. Il est l'heure où les rêves sont de silence. »

Amelle écoute l'homme, ses mots, ses lèvres qui ondulent comme l'air brûlant palpite sur la piste, comme le simoun murmure de langoureux songes aux vagabonds somnolents. Ses yeux. Ses yeux si intenses. Cette puissance qui se cache en lui... et qui ne se révèle qu'à travers sa douceur.

« Je ne suis rien... Rien...

— Le désert est un univers de grains de sable. Il n'en existe pas un seul qui puisse se prétendre néant. Résiste. Un jour ou deux encore. Ils finiront par se laisser là-haut. Par s'inventer un vainqueur. Celui qui aura fait couler le plus de sang. Pour le plaisir de savoir que le sang tache plus que les fruits juteux de la concorde, que la souffrance se boit avec des bouches de charognards. Résiste. Tu vaux plus que toutes leurs guerres.

— Je...

— Chut... répond-il d'un sifflement quasi imperceptible. Écoute... »

Amelle redresse la tête, tend l'oreille. Elle n'entend rien. Le monde est muet. Étrangement muet. Comme s'il s'était figé, concentrant ses forces avant de déchaîner une nouvelle fois sa folie. Muet ? Non... Elle fronce les sourcils. Peut-être une voix, très lointaine. Un feulement, un jappement dans le sable, une bourrasque docile qui remue et brasse les dunes volatiles. Ou un chant, harmonieux, rythmé, cadencé, descendant des collines. Elle retient sa respiration. Quelque chose qui s'enlace à la brise, qui devient la brise, qui sillonne la ville. Quelque chose d'étrange.

L'homme pose ses deux larges paumes sur ses joues. La chaleur l'envahit. Ses mains sont brûlantes. Il approche le visage d'Amelle du sien, à quelques centimètres seulement, leurs regards se mêlent.

« Tu entends la voix du *hâtif*. Il chante les noms de ceux qui vont mourir quand le soleil reviendra. Il va chanter longtemps cette nuit.

— Je ne comprends rien.

— Seuls ceux qui vont mourir peuvent comprendre.

— Et toi, tu le... comprends ? »

L'homme acquiesce d'un simple mouvement de tête.

« Vas-tu mourir demain ?

— Non, je comprends tous les langages. Celui-là mieux que tous aujourd'hui. »

Amelle plisse les yeux, baisse la tête, sentant la fatigue alourdir ses paupières.

L'homme se met alors à chanter, d'une voix entêtante, d'une voix qui est le suc le plus suave, le myrte le plus parfumé. Une voix irréaliste, trop mélodieuse.

*Que mon chant de nuit se tarisse
Si tes joues de pourpre si tes yeux de lune
Ne s'éveillent comme un jardin de rose
Sous les flots du zéphyr de mes mots*

*Que mon nom et ma course dans les sables
Soient emportés par les vents, engloutis dans les dunes
Si mes mains n'ont pas la douceur
Qu'il faut pour apaiser tes peurs*

*Que mon souffle magique et les odeurs dont il s'abreuve
Se noient dans le cristal de tes larmes
Si ma voix n'est pas assez pure
Pour préserver ton âme*

Peu à peu, Amelle sombre dans un monde de rêves capiteux, d'aurores portées par des ailes insouciantes.

Bien plus tard, alors qu'elle sommeille profondément, le chant perd son intonation apaisante. La voix s'assombrit, se charge d'une inflexion sinistre, angoissante. Les mots coulent pareils à des veinules de lave. Funestes, dépouillés... Et la nuit semble grincer pour accompagner cette plainte, sachant que le temps de réveiller les démons se rapproche.

*Quand j'étais jeune, je soufflais aux hommes
Des poèmes d'émeraudes, des chansons de rubis
Et dans le firmament de leurs ivresses
Ils traçaient en comètes, leurs chimères et leurs rêves*

*Quand j'étais jeune, je soufflais aux hommes
Le musc des passions, la folie du désir
J'étourdissais leur âme d'une flamme vacillante
Et faisais de leur cœur une oasis ardente*

*Quand j'étais jeune, je soufflais aux hommes
Les mots d'avenir volés aux cieux
Une guirlande d'œillets blancs pour baliser
Le long chemin qui mène au firmament*

*Je n'ai plus que silence
À offrir au silence
Le camphre de mes mots
N'apaise plus leur démente
Je n'ai plus qu'abandon
Pour pallier à l'oubli
J'égrène mes litanies
Pour un peuple de sourds*

Falloujah, 9 novembre 2004.

Premières lueurs de l'aube. Explosions.

La lumière se mêle à l'incendie, le feu à l'air, le métal au métal. Le chaos balaie la ville. Tremblements. Hurllements. Une multitude de petits soleils hystériques broie les rues. Gerbes de feu, tornades de débris, éruptions de poussière. Un vacarme assourdissant.

Et, partout, la mort.

Dans la cave, le plafond vibre et tremble, lâchant quelques bouffées d'un vieux plâtre.

Amelle se réveille en sursaut dès les premières déflagrations même si, dans cet abri souterrain, les grondements sont étouffés et les trépidations de la terre amoindries. Un regard effrayé, perdu. Un seul. Puis, elle aperçoit l'homme. Et la vision de son visage paisible, qui semblait attendre patiemment son réveil, noie sa frayeur en un instant.

Il tend la main vers un recoin de la pièce. Amelle y découvre deux outres et un large plat où sont disposés dattes, figues, bananes et raisin, luisant d'une fraîcheur inhabituelle, comme si les perles de la rosée en baignaient leurs moindres reliefs.

« La nuit prochaine, je trouverai de la semoule. Peut-être un peu de viande. Mange. Bois. Tu as besoin de force. Ton nom n'a pas encore sa place dans le chant du *hâtif*. »

Amelle se jette sur une des outres et boit, boit. La chaleur, les cendres, les larmes... Son corps est vide, sec. La soif l'a flétrie, la faim la ronge depuis plusieurs jours. Elle saisit quelques dattes, quelques figues et les avale. Elle n'a pas pris une seconde pour le remercier, même d'un simple sourire, mais le sang qui bat à ses tempes et revivifie le teint de ses joues est un signe qui témoigne de l'ampleur de sa gratitude. L'homme l'a compris. Il la regarde avec un air heureux. Amusé presque.

Quelques minutes passent et Amelle maîtrise peu à peu son excitation. Elle baisse la tête. Honteuse.

« Je suis désolée. Je... Je ne partage rien. Je... »

— Tout est pour toi. Rien que pour toi. Tu n'as pas à t'excuser. Je n'ai pas besoin de tout cela.

— N'as-tu ni soif ni faim ?

— Je sais me nourrir des odeurs. Cela me suffit. »

Bien plus tard, alors qu'elle s'est blottie contre lui, tentant d'oublier le grondement des bombes, l'air sectionné par les pales des hélices, les cris crachés dans des langues de haine, une lucidité résurgente réveille son angoisse. Et l'incongruité de la situation se révèle peu à peu à elle. Comment est-elle arrivée dans cette pièce qui ne semble posséder aucune issue ? D'où vient cette nourriture ? Qui est-il exactement, lui ? Qui ou quoi ?

L'homme la sent frémir avec plus de fébrilité et, chaque fois qu'il la devine sur le point de s'enflammer, il passe sa main sur ses cheveux et murmure quelques paroles incompréhensibles, des mots de magie sûrement, un souffle de lettres sacrées. Et ce, jusqu'à ce que le chaos se réduise aux crissements des ruines, aux plaintes de l'incendie. Alors, bien après que les ténèbres ont recouvert la ville de leur manteau funeste, il lui saisit le visage de ses mains soyeuses.

« Tu as besoin de savoir...

— Oui. Tu n'es pas un homme ?

— Non, je ne suis pas un homme.

— Ni un ange ?

— Ni un ange.

— Démon ?

— Non.

— Alors, oui...

— Oui. Quinze est le nombre de nos tribus qui volent dans les airs. Vingt-cinq marchent sur la terre, vingt vivent dans l'eau, douze courent dans les ouragans et dix dans les flammes. Enfin, trente tribus se consacrent à la magie des sons.

— Oui.

— Je suis de ceux qui furent créés du feu très ardent, qui préfèrent la nuit au jour, l'ombre à la lumière. Qui redoutent la poudre et le métal.

— Je sais le nom des tiens.

— J'ai bloqué l'entrée avec ces planches brisées et ces pierres noires de suie. Mais il reste des interstices. Je file la nuit, serpent blanc, serpent ailé, je vais où je vais, des vieux quartiers aux oueds fertiles, des cimetières aux oasis fécondes. J'ai cueilli les fruits là où ils poussent encore sous le regard innocent des enfants, j'ai rempli les outres d'une source qui ne connaît pas le goût du sang. Loin. Très loin. Si loin...

— Djinn. »

L'homme, qui n'en est pas un, acquiesce d'un lent hochement de tête.

« Quel est ton nom ?

— Mon nom ? J'en possède autant qu'il y a de vents, autant qu'il existe de couleurs pour les aubes et les crépuscules du désert. Choisis celui qui te plait, il me conviendra. »

Amelle mordille ses lèvres un instant puis, serrant avec insistance le bras du djinn, approche ses lèvres de son oreille, libérant un nom arraché avec difficulté des profondeurs tourmentées de son âme.

« Fadi. »

Le djinn ne répond rien. Il n'est pas souhaitable de savoir qui était Fadi.

« Pourquoi m'as-tu tendu la main ? Votre rôle est de mentir, de mener sur la mauvaise voie, de nous éloigner du bien. Vous...

— Ne crois pas ces vieilles légendes. Vous n'avez besoin de personne pour vous perdre.

— Tu n'aimes pas les hommes ?

— J'ai aimé des hommes. Mais je ne peux pas aimer les hommes. Nul ne le peut. Eux les premiers. Ils se dégouttent si facilement de ce qu'ils sont.

— Pourquoi alors ne m'as-tu pas laissée mourir ?

— Parce que tu l'as demandé. Et ta voix était un joyau souillé par la gangrène qui ronge la ville. Il existe en toi une magie que tu ignores. Une innocence qui n'appartient pas à ce monde dans lequel tu suffoques. Dans lequel tu t'éteins.

— Serai-je punie pour ce que je fais ? Vivre quand la mort devrait être mon sort. Rester près de toi, sans aucun voile pour dissimuler mon visage ?

— Punie ? Qui pourrait te punir ? Il n'y a plus que des morts en sursis dans cette ville. Un charnier qui tressaute avant de voir la putréfaction lui arracher la gorge. Des hordes condamnées, guidées par des livres qui se sont gonflés du sang de l'exécration depuis des siècles et que nulle sagesse ne peut plus faire taire.

— Les livres ? Veux-tu dire...

— Rien... Tout... Les livres sont faits des mots des hommes. Pas des mots de Dieu. N'écoute pas les paroles de ceux qui n'y écrivent que ce qui flatte leur orgueil, qui n'y retiennent que ce qui leur est nécessaire pour asservir le monde et assouvir leurs désirs morbides. La vénalité, l'orgueil sont les plumes les plus volubiles. Les vérités, elles, sont dans les confidences du vent, les absences du désert, les stridulations des dunes. »

Pour la première fois, Amelle a senti une vibration hostile agiter le corps de Fadi. Une clameur qui gronde, lointaine, très lointaine. Elle pourrait s'en effrayer, perdre la confiance que la voix sereine du djinn a fait germer en elle, de ses phrases d'où ne transparaissent jusqu'alors ni haine ni doute ni idolâtrie. Elle pourrait tenter de fuir, consciente qu'il brûle en cette âme, en plus d'un feu prodigieux, un incendie tapi, prêt peut-être à libérer des flammes de vengeance noires et griffues comme un démon. Mais elle n'esquisse pas le moindre geste d'appréhension. Tout au contraire. Elle enserme le corps de Fadi de ses bras frêles et le presse contre son sein, sentant que l'odeur pourtant passée de ses cheveux, ses mots qu'elle croyait si vains, les notes éraillées de sa voix, peuvent trouver la source bouillonnante d'une douleur profonde et en calmer les eaux. Pour la première fois depuis si longtemps, elle n'est pas inutile, et elle offre presque autant qu'elle reçoit.

Rapidement, le frémissement qui montait du corps du djinn se tarit. Les muscles se relâchent.

« Fadi, j'entends encore le feulement du vent, l'air qui meurt.

— Le *hâtif* a repris sa litanie. Le *hâtif* a beaucoup de noms à réciter. Pas le tien.

— Jusqu'à quand cette voix ne restera-t-elle pour moi qu'un sifflement ?

— Aussi longtemps que les ténèbres ne lui inspireront pas ton nom. »

Fadi s'allonge à même la terre battue, suivi quelques secondes plus tard par Amelle.

Ils demeurent ainsi, immobiles, fixant le plafond où les ombres engendrées par les maigres flammes de la bougie dansent comme autant de fantômes.

« De quelle ville viens-tu ? De quelle ville fabuleuse perdue dans les montagnes ? M'y emmèneras-tu ?

— Si tu le souhaites, tu iras. »

Fadi se redresse et se met à psalmodier une ballade, lente, d'une voix si fluette qu'Amelle pourrait penser que ce n'est là qu'un bruissement ténu qui force son passage à travers la pierre broyée. Mais elle comprend chacun des mots que le djinn prononce et se laisse bercer. Calme. Douceur.

*Je sais le chemin qui mène à Al-Baht
La ville de cuivre que l'on ne vainc jamais
Où les armées de chair se dissolvent en un rire
Pour avoir voulu braver ses hauteurs et voler ses secrets
Je sais où pénétrer les murs aux railleries de tombeau
Et la voie qui mène à ses trésors et ses délices
Je tracerai d'un mot pour toi toutes les pistes
Camouflées dans la plainte ardente du sirocco*

*Je sais le chemin qui mène à Wabâr
Le pays fertile qui gonfle ses collines
De fruits succulents, de pousses parfumées
Je connais ceux qui épandent la peur et la folie
La poussière qui abêtit l'imprudent visiteur
Mais il est un sentier de myrte et d'ambre gris
Pour celui dont le voyage n'a pour autre dessein
Que d'offrir à son âme une étincelle de paix*

*Je sais le chemin qui mène aux cités dérobées
Diamants de sucre dans le sable du désert
Mille perles de lait dans la rocaïlle stérile
Je sais où turbans de serpents et grappes de scorpions
Dansent et tourbillonnent comme d'insensés derviches
Crachant leur venin noir sous les pas du pèlerin
Pour perdre l'orgueilleux, et dévoiler les portes
À l'œil que jamais n'aveugle l'arrogance*

Quand Amelle s'est abandonnée au sommeil, il se rallonge près d'elle. Son corps perd progressivement de sa consistance, comme si, avec les couplets mélancoliques qu'il entame maintenant, la douleur qu'il relâche dans l'air confiné lui vole son intégrité.

*Des murailles d'Al-Bath, le désert a fait son collier,
Une rose des sables rongée par le simoun*